

Homélie du 17ème dimanche ordinaire - Année C

(Gn 18, 20-32 ; Ps 137 (138), 1-2a, 2bc-3, 6-7ab, 7c-8 ; Col 2, 12-14 ; Lc 11, 1-13)

Il y a une convergence entre le livre de la Genèse et l'évangile, le sans gêne d'Abraham comme de l'ami importun : prière instante du premier pour le salut de quelques uns, de l'autre pour quelques miches de pain afin de nourrir ses invités. Dans les deux cas, nous avons une dynamique convergente de la prière.

L'histoire d'Abraham commence par une phrase décisive : « **quitte ton pays et la maison de ton père** », une phrase qui transforme les objectifs de toute une vie : quitter ses racines familiales et religieuses pour plonger dans l'inconnu d'une relation d'amitié avec son Dieu. Dieu s'engage envers Abraham et lui fait une promesse. Il lui offre un avenir en lui donnant un fils comme nous l'avons vu dimanche dernier. Et c'est à cause de cette confiance mutuelle qu'Abraham va entrer en dialogue avec Dieu.

Celui-ci est descendu, nous dit le rédacteur du livre de la Genèse, c'est-à-dire qu'il est venu se mettre à la portée de toute l'humanité ; il a regardé Sodome et Gomorrhe, a entendu la clameur et vient voir si sa faute correspond à celle-ci. Quelle est la faute de ces deux villes ? Pas tant le désir sexuel malsain de l'autre, comme on nous le fait trop souvent croire, que la xénophobie, la haine de l'étranger comme le propose la tradition rabbinique. On voit bien que ces villes représentent les hommes qui veulent se protéger de l'autre en ne regardant que leur nombril ou leur propre intérêt.

Et Abraham va négocier. Mais pourquoi ? Parce qu'à la différence des habitants de Sodome et Gomorrhe il se sent responsable d'autrui devant le monde, mais surtout devant Dieu : il veut que la miséricorde de Dieu l'emporte sur la justice.

L'histoire que nous conte l'évangile est guère différente. À ses disciples qui lui demandent de leur apprendre à prier comme Jean-Baptiste l'avait fait avec les siens, il commence par leur donner le Notre Père, qui est moins une prière à réciter qu'un chemin à pratiquer lentement, le chemin de toute une vie. Et pour éclairer cela, Jésus ajoute une parabole, celle de l'ami importun. Celui-ci frappe, demande, insiste pour avoir ses trois miches de pain, et son ami se lève pour les lui donner. Rapport direct avec la manière dont se comporte Dieu quand on lui demande dans la prière le bien. Mais Jésus va plus loin : c'est dans la confiance de recevoir l'Esprit Saint que les fils de Dieu doivent s'adresser à leur Père.

Je disais en parlant du Notre Père que c'est le chemin de toute une vie ! Mais sommes-nous prêts en ce qui concerne notre prière de l'ouvrir à nos ennemis, pour leur permettre à eux aussi d'accéder au Salut ?

Ces deux textes nous renvoient à l'Être chrétien, c'est-à-dire à notre manière d'être et de vivre depuis notre baptême pour être comme Abraham en amitié avec Dieu. Et c'est la lettre aux Colossiens qui va nous en donner l'explication. Paul fait la comparaison

entre la circoncision et le baptême. Depuis son plus jeune âge, le huitième jour après sa naissance, le jeune juif est marqué dans sa chair, en signe de capacité à vivre l'Alliance. De même le baptême nous donne une nouvelle vie, en pardonnant d'avance toutes nos fautes, puisque le Christ les a clouées définitivement au bois de la croix avec lui. Le baptême nous sauve de la mort éternelle ; notre vie est transformée, signe de la miséricorde du Père, la même que celui-ci a accordé à Abraham pour Sodome et Gomorrhe. Petite différence depuis que le Christ a pris notre condition humaine, lui le seul juste a obtenu la miséricorde pour tous les hommes par le don de sa vie.

Michel Naas